

Denise Desautels, Pierre Landry

Yvon Paré

Numéro 158, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78051ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2015). Compte rendu de [Denise Desautels, Pierre Landry]. *Lettres québécoises*, (158), 37–38.

☆☆☆☆

DENISE DESAUTELS

Sans toi, je n'aurais pas regardé si haut***Tableaux d'un parc***

Montréal, Le Noroît, coll. « Lieu dit », 2013, 88 p., 22 \$.

La géographie marque la vie des écrivains

Les lieux, particulièrement ceux qui nous ont vus naître et grandir, marquent pour la vie. Pour les écrivains, ils deviennent souvent les décors de leurs fictions.

Denise Desautels a grandi face au parc La Fontaine à Montréal, un espace qui m'avait tellement impressionné lors de ma première visite dans la métropole à quatorze ans. Les arbres gigantesques, le lac, les écureuils gros comme des lapins. Tout cela contrastait tellement avec les épinettes et les cyprès auxquels j'étais habitué au Lac-Saint-Jean.

Sans toi, je n'aurais pas regardé si haut. Tableaux d'un parc se présente comme une réponse de la mère à son fils qui lui a avoué un jour qu'il ne lisait pas ses livres parce que la mort y était trop présente.

Nous ne parlons pas, ou si peu, de mes livres. « Trap de morts » pour que tu ailles jusqu'au bout. Ça a été ton unique commentaire à propos de Ce fauve, le Bonheur. Tu as refusé de faire partie de la communauté des victimes, tu as eu raison. Refusé d'être « rappelé à l'ordre... ramené dans le Bonheur pieds et poings liés » comme dans Tu ne t'aimes pas. (p. 16)

Une déclaration qui enclenche un retour sur soi et dans ces endroits qui ont marqué l'enfance et la vie de la poétesse.

Une photo, celle d'un rapace juché au sommet d'un arbre, lui donne d'autres yeux. Le cliché a été pris par son fils. C'est le choc, la conscience de passer sans voir ce qui pourrait retenir son attention. Comme si elle découvrirait son fils qui sait voir autrement.

Le matin de la buse, sans toi, je n'aurais pas regardé si haut. Je n'aurais pas été frappée par le réel en plein visage. Je serais restée coincée, à ressasser des ruines. Hurlante à l'intérieur. (p. 13)

Le parc La Fontaine, Denise Desautels le considérait comme un prolongement de la maison. Elle n'avait qu'à traverser la rue et il y avait



Une écriture magnifique,
dense et toujours juste.
Une plongée en apnée
dans ces silences qui
pèsent si lourd pour
rejoindre ce fils qui
sait lever la tête et voir
le monde de plus haut.



DENISE DESAUTELS

tout l'espace pour défaire l'enfance et rêver l'avenir.

Le parc est un nid de ténèbres. J'y avance souvent avec l'impression de porter un sac de cent kilos sur mon dos. De décupler à chacune de mes foulées les douleurs prises en mottes dans les sous-sols, liées pêle-mêle à des morts proches autant qu'à celles qui font la une. Je m'acharne pour rien à les exhumer. Immanquablement elles se renouvellent et me ratrapent. (p. 22)

Mais comment oublier la maison familiale trop petite, les malheurs qui ne ratent pas une occasion de se manifester ? Ce parc, où elle est toujours revenue malgré les bousculades de la vie, la hante.

Silence

Tout revient. La grand-mère, les maladies, les morts, tous les liens qui retenaient la jeune fille et voulaient l'empêcher de prendre son envol. Peut-on refaire son passé ? C'est toute cette vie pourtant qui a permis la vie d'écrivaine. Elle tourne, comme elle l'a fait si souvent, autour des installations pour en surprendre toutes les dimensions et ses obsessions.

Denise Desautels se confie avec une sincérité de tous les instants. Impossible de tricher, sinon l'entreprise prendrait eau rapidement. Et des moments lumineux se glissent dans les zones d'ombre. Elle se faufille dans son enfance, revoit sa grand-mère marquée par la fatalité, revient dans l'instant présent, se moque de ses angoisses. Des visages s'imposent, se défilent et reviennent comme s'ils habitaient ces lieux. Il faut souvent le regard des autres pour cerner sa propre existence, sa passion de vouloir tout recouvrir de mots.

Une écriture magnifique, dense et toujours juste. Une plongée en apnée dans ces silences qui pèsent si lourd pour rejoindre ce fils qui sait lever la tête et voir le monde de plus haut. Denise Desautels s'explique et on la suit sans une hésitation dans ce parc qui aura été au cœur de sa vie, des grandes secousses qui ont donné naissance à une œuvre remarquable.



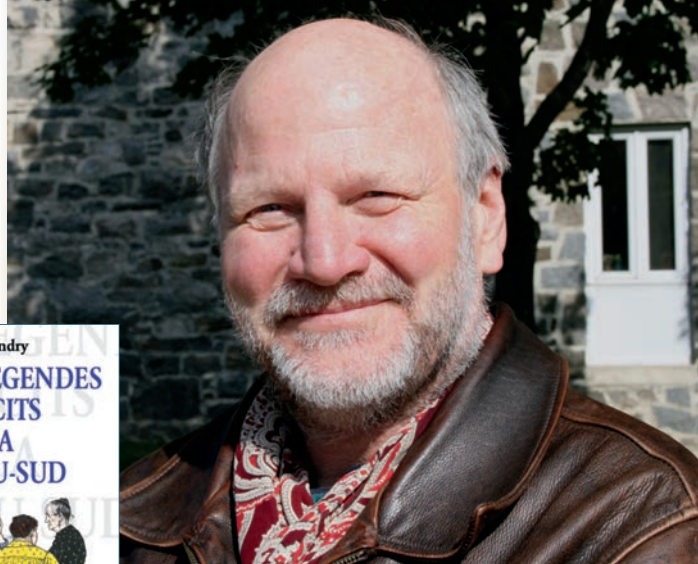
PIERRE LANDRY

Contes, légendes et récits de la Côte-du-Sud

Notre-Dame-des-Neiges, Trois-Pistoles, coll. « Contes, légendes et récits du Québec et d'ailleurs », 2014, 708 p., 69,95 \$.

Une page essentielle de l'histoire du Québec

Cet autre fleuron de la collection des Éditions Trois-Pistoles nous entraîne dans les contes, les légendes de la Côte-du-Sud du Saint-Laurent. Une véritable épopée qui couvre plus de 400 ans d'histoire et de migrations.



PIERRE LANDRY

La Côte-du-Sud du Saint-Laurent couvre un vaste espace ouvert sur le fleuve, accessible la plupart du temps et qui a payé très cher les guerres entre les Français et les Britanniques. Le texte du major George Scott relate avec une froideur et une précision désarmantes les avancées de l'armée anglaise en 1759. Les soldats rencontrent très peu de résistance, les résidants ayant presque tous fui dans les bois. Les militaires brûlent les fermes et rasant les villages. On peut imaginer la désolation et la misère de ces populations pendant l'hiver qui suivra ce pillage.

En somme, nous avons marché sur une distance de cinquante-deux milles et, sur le parcours, nous avons brûlé 998 bons bâtiments, deux sloops, deux goélettes, dix chaloupes, plusieurs bateaux plats et petites embarcations, nous avons capturé quinze prisonniers, dont six femmes et cinq enfants, et fait cinq victimes chez l'ennemi; il y a eu un blessé parmi nos réguliers et, chez les rangers, deux morts et quatre blessés. (p. 44)

Une série de courts textes donne un bel aperçu du pays lors de l'arrivée des Français et des affrontements qui donneront lieu à la conquête du Canada par les Britanniques.

Les lieux

L'essentiel de cette exploration repose sur les lieux de peuplement, une vingtaine de paroisses qui nous permettent d'aller d'un bout à l'autre du territoire. Une manière de présenter la vie de ces villages, les occupations des habitants qui survivaient surtout du travail de la terre, de la pêche et de la navigation.

Le plus intéressant reste toujours les légendes et les croyances qui marquent l'esprit des gens et ces personnages qui triomphent du temps par leurs exploits. Un pays ne s'habite que par l'imaginaire qui donne une autre dimension à certains lieux.

Et comment ignorer Grosse-Île où les immigrants, des Irlandais surtout, débarquaient en souffrant de famine et de maladies mortelles? Le séjour obligé dans cette île a été le tombeau de milliers de personnes.

L'île de quarantaine est une île aux bruits troublants. En plus de la triste symphonie des cris de douleur et des divagations des malades, on entend sans cesse un sinistre rappel, celui de la récolte faite par le Moissonneur. C'est le grincement des petites charrettes transportant les morts à l'ouest de l'île où sont creusées les tranchées. Ceci se poursuit jour et nuit. On entasse jusqu'à dix corps à chaque voyage. (p. 205)

Bien sûr, les religieux occupent une place importante dans la vie de ce coin de pays et du Québec. Impossible d'ignorer ces curés qui ont réalisé de véritables exploits,

comme diriger un groupe de maquisards pour retarder la progression des troupes britanniques. Un prêtre qui maniait aussi bien le fusil que le goupillon.

Des figures étonnantes surgissent, celle de l'abbé Charles Chiniquy, par exemple, qui vient s'installer à Kamouraska. Après avoir été le champion de la tempérance, il ne se gêne pas pour dénoncer les hypocrisies du clergé. La manie de vouloir cacher les agressions et les scandales sexuels des religieux ne date pas d'aujourd'hui.

Je me rappelai alors ce que m'avait dit M. Perras, la première année de ma prêtrise, des larmes et du désespoir de l'évêque Plessis, lorsqu'il s'était aperçu que tous les prêtres du Canada, à l'exception de trois, étaient des athées. Je me sentis humilié et honteux d'appartenir à ce clergé de Rome dont une bonne partie, sinon la totalité, nageait dans des infamies qu'on aurait à peine tolérées à Sodome. (p. 590)

Panorama

Pierre Landry fait passer les lecteurs de la vie des autochtones qui bougeaient constamment pour trouver du gibier et survivre aux exploits des navigateurs qui traversaient le fleuve dans des conditions inimaginables. Des textes particulièrement intenses et sentis.

Plusieurs noms surgissent dans ce voyage : Jacques Ferron, Arthur Buies, Philippe Aubert de Gaspé qui vivait à Saint-Jean-Port-Joli, Eugène Achard, Louis Fréchette, l'abbé Henri-Raymond Casgrain et le frère Marie-Victorin. J'ai particulièrement aimé les textes de Gaétane de Montreuil, qui prennent des couleurs avant-gardistes. Cette journaliste et écrivaine est décédée en 1951.

Avant même que le mot féminisme eût été prononcé dans la province de Québec, avant même qu'il fût inventé, Jacques Latourelle, de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, avait ses idées arrêtées sur le rôle des femmes dans l'humanité. Pour lui c'était une bête de somme, à laquelle il reconnaissait un peu plus d'intelligence qu'à ses bestiaux, mais qui ne devait employer cette faculté que pour le bien-être et les intérêts de son mari. (p. 460)

Esprits, feux follets, revenants, personnages un peu dérangés nous gardent en alerte pendant toute l'aventure. Les Éditions Trois-Pistoles sacrifient au devoir de mémoire en racontant les péripéties qui ont fait le Québec contemporain. Voilà le parcours d'un peuplement particulier en Amérique du Nord. Une lecture nécessaire pour comprendre un pays, ses populations, ses mythes et ses légendes, pour savoir qui nous sommes et ce que nous refusons de devenir politiquement.